

En me choisissant, je choisis l'homme

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Existons-nous encore? Question qui taraude certains. Les règles définies par le politique pour contrarier le Covid sont ressenties par un grand nombre comme un carcan. Elles étouffent. Elles suppriment tant d'occasions de choisir et d'agir au gré de nos envies que nous pourrions être tentés de dire: "Ce n'est plus une vie." Car le sentiment d'exister naît le plus souvent de l'exercice d'une liberté spontanée qui décide et s'engage. Notre existence se construit d'acte libre en acte libre, de choix en choix. Telle était l'intuition principale des penseurs qui ont été rangés sous la bannière des "existentialistes".

L'injonction de Jean-Paul Sartre

Sans rapport bien sûr avec quel que virus que ce soit ni avec les réactions qu'il entraîne dans la société des humains, Jean-Paul Sartre affirmait en 1945: "*Quand nous disons que l'homme se choisit, nous entendons que chacun d'entre nous se choisit, mais par là nous voulons dire aussi qu'en se choisissant il choisit tous les hommes. En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons.*"⁽¹⁾

L'injonction nous arrive droit dans les gencives: que chacun de nos actes crée l'homme que nous voulons être. Chaque choix humain, sans aucune exception, dessine les contours humains de celui qui choisit. Et pour Sartre, au-delà de la dimension individuelle, ce choix a une portée universelle: nous contribuons *ipso facto* à définir le prototype humain que nous présentons comme idéal. Ainsi, continue-t-il, "*ma démarche a engagé l'humanité tout entière*".



Pertinent pour toutes circonstances, le propos prend toute son ampleur en situation de crise, lorsque les choix à faire se multiplient et que leur difficulté va croissant. C'est-à-dire, par exemple, maintenant. Quand une année de restrictions diverses imposées au régime de vie par la pandémie en laisse plus d'un pantois. Beaucoup se disent dépossédés de leur pouvoir de choisir. Ils qualifient les mesures de "liberticides" – cet adjectif étiqueté "littéraire" par les dictionnaires et qui s'est répandu en courant. Tout qui – et

tout ce qui – suspend certains choix devient liberticide.

Peut-être la frustration s'exacerbe-t-elle du fait que notre époque a placé le choix personnel sur un piédestal. Comme si le seul fait de choisir, en étant convaincu de le faire librement, avait beaucoup plus d'importance que l'objet ou l'orientation du choix. "C'est mon choix" est devenu le dernier mot qui justifie tout et coupe court à toute discussion. Les supporters du choix s'accorderaient volontiers avec Sartre pour dire que, par les actes qu'il décide, "*l'homme est*

condamné à chaque instant à inventer l'homme".

Quel homme inventer ?

Si c'est le cas, quel homme nos choix vont-ils inventer? Ce qui revient à dire: quel trait doit manquer pour que le visage de l'homme soit défiguré? Ou encore: quelle privation de choix empêcherait que je sois un humain à part entière? La question accule chacun à établir une hiérarchie parmi les éléments constitutifs d'une vie humaine acceptable, voire souhaitable. Lesquels méri-